

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 17 (1909)
Heft: 12

Artikel: Le comté de Gruyère et les Guerres de Bourgogne
Autor: Reichlen, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-16655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LE COMTÉ DE GRUYÈRE

ET LES GUERRES DE BOURGOGNE

(Suite et fin.)



Après la journée de Grandson, la duchesse de Savoie, par sa douceur, désirait voir la fin d'une guerre préjudiciable aux Etats de son fils. Elle songea, pour arriver à son but, à renouer les relations avec les Confédérés, « les Allemands », par l'intermédiaire des Fribourgeois. Elle désigna en qualité de messagers deux gentilshommes vaudois, Amédée de Viry, seigneur de Rolle et Mont-le-Vieux, et Humbert Cerjat, seigneur de Combremont. Ceux-ci sollicitèrent le concours du comte Louis de Gruyère, qui, mieux que personne, par ses relations avec la maison de Savoie et les cités de Fribourg et de Berne, pouvait leur rendre d'excellents services et être en un mot leur intermédiaire. C'est pour cette raison que les envoyés de la duchesse Yolande proposèrent au comte une entrevue au château de Vaulruz, appartenant à Antoine Champion, de la noble maison de ce nom, en Savoie. Le comte s'y rendit, muni d'un sauf-conduit; il se tint sur une prudente réserve. Le duc de Bourgogne fut informé de ces conciliabules et surtout de la condition que le comte mettait

à sa médiation. Il fit connaître avec hauteur sa résolution qu'il n'avait pas l'habitude de faire des avances à ses ennemis; qu'il était cependant disposé à traiter avec les Fribourgeois en particulier, mais non avec les Confédérés. Fribourg ne pouvait faire un traité séparé qui, du reste, n'aurait pas abouti à une paix générale parce que le duc, humilié par sa défaite de Grandson, ne pouvait signer cette paix qu'après une revanche. Les démarches des seigneurs de Viry et de Cerjat n'eurent pas de succès. Ainsi échoua la généreuse initiative de la régente de Savoie ¹.

A titre de document nous donnons une copie de la lettre dans laquelle le comte de Gruyère rend compte à messieurs de Fribourg de son entrevue au château de Vaulruz; elle est datée de Gruyères le 6 jour de mai.

A Spectables Seigneurs l'avoyer et conseil de Fribourg,
mes très chers Amis.

Spectables Seigneurs, je me recommande à Vous tant comment je puy, Il est vray, que je reçu sambedy passe une lettre de Monsieur de Vyrie e aussi ung saucondyt que je vousise me transporte a Vauru pour communiquer ensemble du tractie de paix, de quoy me avoiet parle ly et Mssr de Combremont et en effet me touchèrent les dicts SSr. de Vyrie et de Combremont, se je avois nulz asseurement de vous Messieurs de Fribourg, que lon puisse venir a traicter de paix, Aux quels je respondy que non pas aultrement car je ne me seroy intremettre den parler plus avant si non tant que je fusse asseure par efeit si monsieur de bourgogne y consentiroit laquelle chouse en ceste matière est nécessere devant tout, et quant aussy saroyt, que je saroy asseure du consentement par esseu du dict msgr. de borgogne je voudroit amplier corps et bien pour ceste matière, les quels me promectoient par leur foy que le consentement du dict duc estoit de traicter de cy, car aultrement ils n'en parleroent pas. Je aux quels je respondy que d'aultre chouse Je me firoit en eux, mais de cecy je voloit estre asseure par escriptures, aultrement je ne men sarois mesler plus avant. Et

¹ Hisely. *Histoire du comté de Gruyère*, II^e vol., page 95.

ausuit fust areste que le dict monsieur de Vyrie doit estre aujourduy a disne a lausanne pour parle a Madame suz le passage. Et Mardy ou Mercredy jendoit avoir nouvelles du dy monsieur de Vyrie. Comment plus amplement Vous dirat pierre pontier mon secretaire le quel je vous prie voules croyre de ce que vous dirat a part moy. Et incontinent que jauray nouvelles du dict SSr. de Vyrie ne daultres incontinent le Vous laissere savoir. Item messieurs des nouvelles que jai apreue du dy Duc ecieux ycy mont dit que vray ledy duc doit estre a un luye prest de Fribourg decy a dimanche et que a este malade mais il est gary. Et jay heu aultres novels dung home que javoy envoie en lost que home de bien me mandoit que ledict duc estoit bien malade et que son artillerie nestoit pas bien en point, item ma dit mon dict home que le SSR de myolan senest fuy et a abandonné larmée et toutes gens, ii se confyent fort du Roy et en font grant bruyt.

Spectables SSrs, je vous remercy de vouz lettres que maves envoyés et du bon aduitement et conseil que toujours vous plait me donne par lequel je me vuy adressie en tous mes afferes me offressante chose vous pleit que je puisse de trest bon cueur le faroy un plaisir messieurs que vous doit accompliment de tous vouz bons desirs.

Escript à Gruyere le VI jour de may l'an mil IIIICLXXVI.

LE COMTE DE GRUYERE.

Nous sommes arrivés au samedi 22 juin 1476. Les armées ennemies sont en présence ; elles ont choisi comme terrain de combat les mamelons, les collines, les forêts et la plaine qui s'étendent depuis Guminen à Avenches ; le temps est maussade ; les routes sont détrempées par de fortes averses. Le soir de ce jour fameux des milliers de morts jonchent le sol ; les vainqueurs allument des feux pour se chauffer, les flammes illuminent des groupes de dormeurs qui sont à leur tour vaincus par la fatigue. La journée a été rude. Sur le lac de Morat rampent de longues vapeurs blanches comme un voile ; la petite ville avec ses portes flanquées de remparts, ses tours, ses murs, ses galeries, ses hourds, ses créneaux, le château avec son donjon carré, ont l'air d'une forteresse aérienne balancée comme un mirage entre la terre et le ciel.

La lutte qui vient de se terminer là aura dans l'histoire un immense retentissement et pour l'avenir des treize cantons alliés des résultats décisifs. Le comte Louis de Gruyère et ses vaillants gars des vallées peuvent revendiquer leur rang dans la lutte.

Nous nous abstiendrons de raconter cette journée de Morat; elle a été écrite plus de cent fois. Nous ferons cependant un petit emprunt à l'un des témoins de la journée, au poète et guerrier Weit-Weber¹, qui, dans un chant plein de feu, d'ardeur belliqueuse, a dû certainement combattre au premier rang, si l'on juge de sa valeur par l'enthousiasme, la passion guerrière qui remplissent son âme.

Weit-Weber débute par une effusion ardente.

« Mon cœur déborde d'allégresse. Il est enfin vengé le cruel affront dont le cuisant souvenir ne me laissait de repos ni le jour ni la nuit. » Les strophes qui suivent sont consacrées au siège de Morat, aux assauts répétés et furieux des Bourguignons, dont les bombardes et coulevrines battent en brèche la place, au courage des assiégés qui réparent la nuit les brèches du jour.

Vient ensuite une peinture animée de la bataille. Les Confédérés et leurs alliés se forment en colonnes à l'ombre des forêts, puis bientôt tombent à grands coups d'épées, de lances, de hallebardes. Le poète exalte ces guerriers qui

¹ On ne sait pas grand'chose sur la biographie du poète-soldat Weit-Weber; il était originaire de Fribourg-en-Brisgau. Il participa aux campagnes de Pontarlier, d'Héricourt. On ne sait pas s'il se trouvait à Grandson. Son poème de Morat est son chef-d'œuvre, écrit l'historien Alexandre Daguët, il compte trente-deux strophes. L'ouverture de ce chant offre déjà une effusion naïve et ardente de la passion guerrière et patriotique qui remplissait l'âme du chanteur des combats helvétiques. Son chant devient insensiblement rude et âpre, et on le trouverait bien plus rude et plus âpre encore dans l'original. On comprend, en le lisant, toute la justesse de ce dicton populaire : « Cruel comme à Morat. »

Fribourg lui fit un cadeau pour son chant sur Morat. Nous lisons dans les Comptes des Trésoriers : *Item à Vit Webers de fryborg en brisgau a cause de certaines belles chanson et dit qu'il avoit fet, esquelles il comprenoit la ville en honnour et lez ordonne par mess^{rs} pour une Roba C. S.*

frappent de terribles coups, qui hâtent la défaite. Ah, la défaite! c'est surtout ce qui frappe le poète-soldat, il décrit la déroute de l'armée bourguignonne et le massacre qui la suit dans un langage farouche; c'est presque un fauve. Une exaltation farouche s'empare du chantre guerrier et son vers se colore d'une teinte de feu et de sang qui a quelque chose d'étrange, de sauvage, et de presque intraduisible dans notre langue.

« On les voit fuir de ça, de là, en haut, en bas, et dans
» les vignes et dans les champs cultivés! Qui se jette dans
» un taillis et n'a pas la jambe du cerf, qui saute dans le lac
» et n'a pas les nageoires d'un poisson, il s'y enfonce
» jusqu'au menton.

» On tire dessus comme si c'étaient des canards sauvages. Rouges de sang sont les flots du lac, rouges les
» barques des chasseurs.

» D'autres fuyards ont grimpé sur les arbres : on les abat
» comme des corbeaux ou on les fait dévaler à coups de
» lance sans crainte de gâter leurs beaux plumages ou de
» voir enfler leurs ailes pour prendre leur volée.

» Deux lieues au loin ce n'était que carnage. Deux lieues
» au loin gisait foulée et brisée la puissance du Bourguignon. Deux lieues de sang répandu expièrent le trépas de
» nos frères traîtreusement occis à Grandson. Combien
» d'ennemis sont-ils restés sur place? Je ne puis le préciser
» juste. Mais j'ai entendu dire que, de 60,000 ennemis, il en
» fut tué ou noyé 20,000¹.

Nous citerons un autre témoin de cette grande journée de Morat : Diebold Schilling², qui remplissait les fonctions de

¹ Ce nombre est fortement exagéré, un poète, sans doute, n'est pas tenu à la même exactitude que l'historien ou même que l'écrivain sans art qu'on nomme un chroniqueur.

² *Die Berner Chronik* des Diebold Schilling, herausgegeben von Gustav Tobler. Bern, 1897-1901, tome II, page 60.

secrétaire, de trésorier et de greffier de justice à Berne.

« Adoncques les Bernois et les autres hommes d'armes
» rentrèrent dans leurs foyers, chacun dans les rangs de sa
» bannière. Ils avaient été heureux en tout, grâce à Dieu, à
» qui l'on doit rendre honneur, et personne ne doit s'enor-
» gueillir de ces choses aux dépens des autres. Le Conseil
» de Berne décida de faire rechercher les corps des ennemis
» qui gisaient encore sans sépulture sur le champ de bataille
» et dans le lac, et des gens furent convoqués pour cette
» besogne. Les cadavres furent recherchés dans les champs
» et dans le lac ; on les rassembla et ils furent inhumés. On
» évalue le nombre à 26,000 hommes ¹ ; 18,000 d'entre eux
» furent inhumés dans deux grandes fosses ; parmi eux se
» trouvaient sans doute plusieurs grands seigneurs de Bour-
» gogne, de Savoie, de la Lombardie et d'autres pays, puis
» des comtes, des barons, des seigneurs, des chevaliers et
» des escuyers, comme on l'a appris plus tard. Quoique leurs
» noms ne soient pas indiqués ici, il est connu que dans le
» comté de Bourgogne seul, environ 1500 gentilshommes
» périrent ; cela est notoire d'après les doléances faites dans
» ce pays. Daigne Dieu tout-puissant leur accorder à tous
» le repos éternel. »

Le nombre des combattants gruyériens qui suivirent la bannière de leur comte a provoqué des recherches. Hisely écrit à ce sujet :

« Les Bernois en grand nombre gardaient le pont de Guminen sur la Sarine, à deux lieues de Morat. Ils y furent rejoints par le comte de Gruyère, qui amenait un corps

¹ Ce nombre est évidemment exagéré. L'ambassadeur milanais Panigarola qui échappa au désastre de Morat, et qui est toujours bien renseigné, écrit que la perte de l'armée du duc Charles peut se monter de huit à dix mille combattants. C'est du reste ce que répètent les chroniqueurs étrangers à la Suisse. Les chroniques alsaciennes et lorraines, entre autres, indiquent un chiffre de 10 à 15,000.

d'environ cent cavaliers et six cents fantassins tirés des bannières du comté, tous hommes de haute taille, d'une force athlétique et d'un indomptable courage. Ils contribuèrent par leur bravoure au gain de la bataille qui s'engagea entre les Suisses, la gendarmerie bourguignonne et les archers anglais ¹. » Le chroniqueur Schilling de Berne dit : « Der Graf von Gryers mit den Sinen, zu Ross und Fuss kam auch ehrlich und voll gerüstet ². » Dans son grand ouvrage sur les guerres de Bourgogne, l'historien E. de Roth ne parle pas du nombre des Gruyériens, mais il écrit : « Aus nähern Gegenden, gebirglicher Naturschönheit, sah man der Hirtergrafen von Greyers herbeiziehen, der Stadt Freiburg neuen Burger, an der Spitze seiner Mannschaft zu Ross mit zu Fuss. » Dans le rôle de guerre de Gruyère, relatif à cette expédition, qu'on a découvert dans les archives cantonales de Fribourg et dont nous donnons plus loin une copie, on ne voit figurer qu'une trentaine de gens à cheval, y compris le cuisinier et le barbier, soit chirurgien, des valets du comte et cent quarante hommes à pied. Ce rôle n'est pas complet, il ne comprend qu'un détachement de la basse Gruyère, attendu que ceux de la haute Gruyère manquent. Nous devons les trouver dans la colonne conduite par le châtelain, Nicolas Zurkinden, qui venait d'opérer une descente à La Tour-de-Peilz et à Vevey. Cette colonne de 800 hommes se dirigeait sur Lausanne pour piller lorsqu'elle reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Fribourg pour se réunir aux troupes rassemblées et se diriger sur Laupen et Guminen : « La nouvelle de l'investissement de Morat par les Bourguignons, écrit Hisely, empêcha Zurkinden de marcher sur Lausanne et lui fit prendre la route de Châtel-St-Denis et de Bulle. »

¹ *Histoire du comté de Gruyère*, II^e vol., page 96.

² Schilling. Berner.

Le nécrologe de l'église paroissiale de Saint-Théodule de Gruyère, qui nous a conservé le souvenir de la bataille de Laupen, funeste à un grand nombre de Gruyériens, devait consacrer la mémoire de la glorieuse journée de Morat : « Le même jour, dit-il, ou le même quantième, 22 juin, fête des Dix mille martyrs, il se fit un grand carnage de Bourguignons, entre la ville de Morat et celle d'Avenches, par les Bernois, les Fribourgeois, les Gruyériens et autres vaillants hommes des parties inférieures de l'Allémanie ¹. »

Le comte Louis et ses gens ne regagnèrent pas, paraît-il, immédiatement leurs foyers.

« Sous le prétexte que ses gens étaient pressés de regagner leur montagne, écrit Frédéric Gingins-la Sarra, le comte de Gruyère s'était séparé de l'armée alliée devant Morat le lundi et, suivi des quatre bannières de son comté, d'un certain nombre de volontaires allemands, ainsi que des Valaisans et des Ormonins, il avait pris le chemin de Bulle. Arrivé dans ce gros bourg situé à la frontière de son petit Etat, il raconta à ses gens qu'il avait essuyé de grands dommages dans ses biens de la part du comte de Romont qui s'était emparé de ses terres du pays de Vaud et ajouta que ses châteaux d'Oron et de Palézieux étaient encore au pouvoir de ses ennemis. Il n'eut pas de peine à persuader ces montagnards belliqueux de l'aider à se remettre en possession de ces châteaux. De Bulle, le comte Louis et ses gens de guerre quittèrent la route qui remonte la vallée de la Gruyère, pour prendre le chemin qui conduit à Oron, par Vuadens et Vaulruz, sans rencontrer dans le trajet aucun ennemi. Il apprit à Oron que les Lombards s'étaient retirés du côté de Genève et que la cité de Lausanne se trouvait dépourvue de gens de guerre et abandonnée à

¹ Eadā die Jul. X kali die decem millium martyrum fuit facta magna strages Burgundorum inter villam Muriti et Adventitie per Bernenses, Friburgenses et Gruerienses et alios de partibus inferioribus Alemmanie, Anno Dni M^o CCCC^o LXXVI^o.

elle-même. Ces informations déterminèrent le comte à tenter contre cette ville un coup de main qui ne lui réussit que trop bien.

Le peuple des campagnes, à plusieurs lieues à la ronde, avait cherché un refuge dans l'enceinte de ses murailles, avec ses effets les plus précieux, dans l'espoir que la religieuse piété des troupes victorieuses et le respect dont elles avaient jusqu'alors fait profession pour l'Eglise de Notre-Dame, mère de celles de Berne et de Fribourg, les préserveraient de tout outrage et de tout danger. Mais cet espoir fut cruellement trompé, et les malheureux habitants n'échappèrent point au sort qui les avait épargnés auparavant, pendant cette guerre désastreuse. Le mercredi 26 juin, le comte de Gruyère débouchant par les bois du Jorat, à la tête de ses bandes armées, parut inopinément aux portes de Lausanne. Les habitants s'imaginèrent que ces bandes étaient suivies de toute l'armée victorieuse des Allemands, furent frappés d'épouvante et ne songèrent même pas à opposer la moindre résistance à l'ennemi, qui se répandit dans la ville, où il commença à se livrer au pillage et à la dévastation. En même temps, le comte, qui ne cherchait qu'à s'indemniser des frais de la campagne, frappait la ville d'une contribution en vaisselle d'argent, draperie, toiles, denrées, etc., etc., et se faisait compter, en outre, une somme de cent écus d'or en numéraire.

Aussitôt que les Bernois eurent appris à Moudon cette expédition du comte de Gruyère, ils envoyèrent en toute hâte à Lausanne des commissaires accompagnés d'une partie de leurs troupes, sous prétexte de protéger les églises et les couvents. Cette avant-garde entra à Lausanne le jeudi 27 juin, pendant que le comte, qui avait jugé plus prudent de ne pas attendre les commissaires, en sortait par une autre porte suivi de ses gens, traînant à leur suite une longue

file de chariots chargés des dépouilles de cette malheureuse cité ¹. »

Schilling, que nous avons cité, a consacré un chapitre ² de sa chronique au pillage de la ville de Lausanne; mais il ménage les Confédérés aux dépens des gens du comte de Gruyère. La relation de ce chroniqueur a fait une longue traînée et le comte de Gruyère pourrait très bien l'accuser d'être l'auteur immédiat de cette éternelle accusation de pillage, qui est attachée à sa mémoire. Un grand nombre de chroniques sont venues, à tour de rôle, recopier celle de Schilling, qui est la suivante :

« Lorsque les Bernois et les Confédérés abandonnèrent le
» champ de bataille de Morat pour se diriger sur Moudon
» et autres lieux, ils apprirent que le comte de Gruyère et
» les siens du Gessenay et autres bannières s'étaient rendus
» à Lausanne; cette ville n'a opposé aucune résistance, tant
» elle était pleine d'effroi; aussi en profita-t-on pour piller
» tout ce que l'on put ³. »

¹ L'historien E. de Rodt écrit à peu près la même description dans son ouvrage *Die Kriege Karls des Kühnen*, II^e vol., page 295, *Die Grafen von Greyers* page 344 : « Le comte Louis de Gruyère, écrit-il, s'empressa de reprendre la route de son comté avec ses gens, mais il changea bientôt de décision et au lieu de suivre la route de ses montagnes, il se présenta à la tête d'un fort détachement *d'Allemands*, c'est-à-dire de montagnards du Gessenay, du Simmenthal, *de Bernois et d'autres aventuriers*, devant la ville épiscopale de Lausanne qui avait servi de camp aux ennemis et mirent cette cité au pillage. Le sac fut complet. Pour justifier cet acte de brigandage, le comte de Gruyère prétextait qu'il avait suffisamment souffert des incursions des gens de guerre du comte de Romont et de Guillaume de Vergy, qui avaient ravagé ses domaines dans le Pays de Vaud. »

² Das der Graf von Gryers mit den sinen am ersten gen Losann Kan und die stat. plundert. Schilling.

³ *Die Berner Chronik*, par Tobler, II^e vol., page 58.

Schilling n'a pas seulement consacré un chapitre au prétendu méfait du souverain de Gruyère, mais encore il l'accompagne d'une illustration. Il représente la troupe du comte entrant dans la cité de Lausanne par l'une de ses portes fortifiées; C'est toute une cohorte de cavaliers sur lesquels flotte une immense oriflamme sur laquelle on voit la grue héraldique. Les cavaliers sont bardés de fer et armés de longues lances. Une croix se voit sur leur dos. Au premier plan une église avec le continuuel clocher bombé; plus bas une porte par où sortent gens et chariots emportant du butin, puis les nombreuses tours, le lac, tout cela fait de *chic*.

Mais le comte de Gruyère n'est pas aussi coupable qu'on l'a écrit. C'est, nous l'avons dit, que l'on a trop cru le témoignage du chroniqueur Diebold Schilling qui a écrit ses annales alors que les faits étaient plus que passés. L'historien Hisely ¹, qui est très sérieux dans ses exposés, proteste contre cette légende. « Le comte Louis, écrit-il, avait trop le sentiment de sa dignité pour venger sur l'innocente population de Lausanne et sur les temples de cette cité épiscopale, l'injure faite par le comte de Romont au seigneur d'Aubonne et d'Oron. Le prétendu pillage de la cathédrale de Lausanne est un fait d'autant moins avéré que les auteurs et les documents contemporains n'en font pas mention. La nature chevaleresque du suzerain du comté de Gruyère, ses belles qualités qui lui acquirent la considération de divers Etats et d'augustes personnages, la participation prépondérante qu'il eut au congrès de Fribourg, le 8 juillet 1476, pour régler les graves questions entre vainqueurs et vaincus rejettent les dires du chroniqueur bernois. »

Dans les enquêtes du 12 juillet 1476 requises par Berne, puis dans celles du 28 septembre 1482 ², aucune imputation n'a touché la personne du comte ³.

Le chroniqueur Petermann Etterlin, Lucernois, qui fut chef d'une compagnie dans la journée de Morat, le chapelain Jacob Knebel, aussi contemporain des faits passés, n'ont garde de prononcer le nom du comte de Gruyère, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire. Voici ce que dit Etterlin :

¹ *Histoire du comté de Gruyère*, II^e vol., page 99 en note.

² *Mém. et Doc. Suisse rom*, t. VII, p. 648.

³ Avec le récit de Schilling nous avons encore la dépêche de l'envoyé milanais Panigarola, datée de Salins le 3 juillet. Mais cet envoyé était trop éloigné du théâtre des événements ; il a pu être mal renseigné dans un moment de confusion, où les bruits les plus étranges circulaient sous l'impression du moment et qu'on ne pouvait pas contrôler.

« Après la bataille (de Morat) *les troupes confédérées* pri-
» rent le chemin de Payerne, de Moudon et de Romont ainsi
» que d'autres lieux. Ils marquèrent leur passage par l'incen-
» die de beaux et solides châteaux et des habitations. Ils
» furent invités de plusieurs lieux à se rendre à Lausanne
» pour protéger Notre-Dame, ce qui eut lieu. S'ils ne
» s'étaient rendus en cette ville elle aurait certainement été
» entièrement dévastée, car on ne trouvait plus une âme
» d'habitant, à part la soldatesque des Confédérés; elle
» était complètement abandonnée. On enleva dans cette
» cité beaucoup de choses précieuses, entre autres des
» étoffes, bien que les habitants aient emporté, dans leur
» fuite, les biens les plus précieux.

» Chacun rentra dans les rangs de sa bannière respective
» et les Confédérés se retirèrent satisfaits et en grand hon-
» neur dans leurs foyers. Les Lucernois emportèrent, pour
» leur part, un grand nombre de coulevrines de toutes dimen-
» sions et formes puis une grande bannière gagnée sur les
» Lombards, de couleur brune et bleue et ainsi que plusieurs
» autres provenant de divers lieux, villes et pays, qui furent
» partagées et remises à différentes corporations. »

Saisissons en passant un chroniqueur bien près de nous, un témoin lui aussi des faits passés qu'on découvrira peut-être dans les colonnes ou troupes se dirigeant sur Lausanne. Nous voulons parler du conseiller fribourgeois Hans Fries. Sa narration si simple et pourtant si descriptive des moindres faits qui se présentaient est une chose rare dans le monde des chroniqueurs d'alors. La chronique de Hans Fries reflète la vérité. Voilà donc un témoin qui a aussi narré cette fameuse marche vers la cité épiscopale de Lausanne, mais il tait complètement le nom du comte de Gruyère et de ses hommes de guerre, qui auraient les premiers marqué la proie et auraient été suivis. Si ce fait avait été vrai,

Fries n'aurait pas manqué de le publier tellement il était considérable, il ne pouvait évidemment le dédaigner.

Nous traduisons la chronique Fries qui est rédigée en une langue allemande quelque peu archaïque :

« Lorsque l'on quitta le champ de bataille on se dirigea sur Payerne (Betterlingen) puis ensuite sur Cugy (Guczny). Ensuite dans la journée de mercredi on poursuivit sa route jusqu'à Surpierre (Sorepiera) et Lucens (Lobsingen) où l'on brûla les châteaux de ces lieux, puis on continua sa marche sur Moudon (Milden) où l'on campa jusqu'au vendredi. Ici une grande partie des Confédérés se séparèrent pour rentrer dans leurs foyers, et le reste se mit en route pour Lausanne où l'on y campa. Le samedi arriva une députation de Genève (Jenff). Elle ne voulut pas entrer en ville, elle resta en dehors, une journée fut fixée. Le jour suivant, soit dimanche, on retourna sur ses pas en passant par Romont (Reymond). Lorsque nos bannières s'approchèrent de cette place, sa population était en grande partie rassemblée. Et lorsqu'on pénétra dans la ville, le feu se déclara un peu partout sans connaître les auteurs de ce fait qui terrifia les habitants. Puis on rentra à Fribourg avec les bannières de cette ville et de celle de Berne et le butin qu'on amenait. Une partie des troupes resta dans un couvent qui se trouve au pied de la ville de Romont¹. Lundi matin celle-ci rentra dans la ville de Fribourg. Le samedi 6 juillet arrivèrent dans notre cité les cloches de Romont. Tout ce qu'on avait pu emporter de Romont on l'avait fait. »

« Dans l'armée des Confédérés se trouvaient des drôles, écrit Knebel, qui à Lausanne et malgré la défense, ont dépouillé les couvents et ont emporté les biens les plus précieux jusqu'aux ornements de l'église.....

¹ Le couvent cistercien de la Fille-Dieu au nord-est.

» Il nous arrive de Lausanne une lettre monitoire par laquelle on se plaint du pillage de la malheureuse ville épiscopale. Il est exigé de rechercher les auteurs des vols commis pour les obliger à restituer les choses enlevées. Nos abbayes ont pris connaissance de cette invitation, ils exigent qu'on rapporte à l'Hôtel-de-Ville, sous la foi du serment, les biens enlevés. Cette décision soulève de grands murmures. Je ne sais comment tout cela se terminera. »

Et maintenant que la lutte suprême est terminée, que l'ennemi a repassé les défilés du Jura, et que dans l'élan de sa fuite il a tout abandonné jusqu'à ses armes pour défendre sa vie, que le trésor de l'armée n'a pu être sauvé, qu'il renferme des tas de gulden du Rhin, des Pays-Bas, des florins de Savoie, des tournois de France, que le matériel de guerre en bombardes, mortiers et coulevrines a été abandonné sur place, quel lot le comte de Gruyère a-t-il emporté de toutes ces richesses et de ce matériel de guerre ? Il a sauvé sans doute le domaine de ses aïeux, ce qui était l'essentiel ; il a éloigné les ennemis qui s'étaient déjà répandus dans les chemins de ses montagnes ; il a évité à ses sujets le pillage et la mort, car à cette époque la guerre consistait à faire à l'ennemi tout le mal possible, à détruire tout ce qui appartenait à son adversaire. Nous avons cherché vainement dans les rôles de partage du butin fait à Morat, nous ne découvrons rien pour la part du comte. Cependant, il ne fut pas entièrement oublié, il eut l'honneur d'être arbitre avec Louis, bâtard de Bourbon, amiral de France, René, duc de Lorraine, et le chevalier Guillaume Herter¹, au congrès de Fribourg qui s'ouvrit le 25 juillet 1476.

¹ L'un des principaux chefs de la journée de Morat, ambassadeur du duc d'Autriche.

Schilling dans la liste des notabilités qui figurèrent au Congrès de Fribourg, cite entre autres : *Der Graf von Gryers mit sinen räten und dienern.*

Dans ce congrès, nous trouvons des représentants des Etats qui avaient pris part à la guerre, ou qui y étaient intéressés, ceux du roi de France, de Sigismond, duc d'Autriche, de Robert, évêque de Strasbourg, celui de Genève, du duc de Bavière, les cantons suisses de la Ligue supérieure, les villes de Strasbourg, Colmar, Schlestadt, Bâle, etc., comprises.

Nous savons que le comte Louis contribua à faire prononcer le retour de la baronnie de Vaud à la Savoie, moyennant une indemnité. La paix fut conclue le 13 août 1476.

Les dernières années de ce comte furent assombries par des événements qui hâtèrent son trépas : la Sarine et les nombreux torrents qui s'y déversent avaient occasionné des dévastations ; puis survint l'incendie de son château. Il mourut vers l'année 1492, laissant à sa veuve Claude ou Claudie de Seyssel, d'une des familles les plus anciennes et les plus considérables de la Savoie, la lourde charge de l'achèvement du château tel que nous le voyons aujourd'hui. On peut dire de ce dynaste qu'il fut l'un des plus illustres de la maison de Gruyère ; il l'éleva à son apogée ; ses successeurs furent loin d'être d'habiles administrateurs ; la décadence s'était assise au foyer de cette famille et insensiblement elle déclinait ; son dernier représentant mourut on ne sait où, dépouillé de ses Etats.

F. REICHLEN.

